



# Le pastoralisme en Gaule du Sud entre plaine et montagne : de la Crau aux Alpes du Sud

Philippe Leveau, Maxence Segard

## ► To cite this version:

Philippe Leveau, Maxence Segard. Le pastoralisme en Gaule du Sud entre plaine et montagne : de la Crau aux Alpes du Sud. 2004, pp.99-113. halshs-00124739

**HAL Id: halshs-00124739**

**<https://shs.hal.science/halshs-00124739>**

Submitted on 15 Jan 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le pastoralisme en Gaule du sud entre plaine et montagne : de la Crau aux Alpes du sud

Philippe LEVEAU, Maxence SEGARD  
(Centre Camille Jullian, MMSH d'Aix-en-Provence)

Jusqu'au milieu des années 1990, les connaissances sur l'élevage en Gaule Narbonnaise, ses pratiques et sa place dans l'économie rurale s'appuyaient sur une documentation directe peu abondante, essentiellement littéraire. L'archéologie n'y contribuait que de manière indirecte par les recherches des archéozoologues. Mais leur documentation de base portait sur les animaux consommés, de sorte que l'on connaissait mieux l'histoire de l'alimentation et l'évolution morphologique des animaux domestiques que l'élevage lui-même, les espaces concernés et les modes de production des animaux. A partir des années 1990, ce secteur de la recherche a été investi par les archéologues qui ont d'abord mis en œuvre les techniques propres à la discipline. Ces dernières ont connu une réussite remarquable en Provence avec une découverte majeure, celle des bergeries de Crau<sup>1</sup>. Mais, au même moment, l'utilisation de nouvelles méthodes de recherches par de jeunes chercheurs travaillant sur la montagne pyrénéenne démontrait l'efficacité de collaborations pluridisciplinaires entre archéologie et sciences du paléoenvironnement.

La recherche qui est présentée ici se situe dans la continuité de cette double démarche. Elle s'appuie sur le questionnement né de la découverte de bergeries antiques en Crau et y cherche une réponse en utilisant les méthodes qui ont porté leurs fruits dans les Pyrénées : si des troupeaux importants transhumaient en Crau, ils venaient de quelque part. Trouver les traces de leur passage dans la recherche des cheminements apparaissait une démarche plus difficile que rechercher celles d'un séjour prolongé dans les pâturages d'altitude. C'est ce qui devait conduire à développer une recherche de terrain sur la haute montagne alpine.

---

<sup>1</sup> Badan *et al.*, 1995.

## Le problème de la transhumance dans l'Antiquité

### - L'Italie romaine

Les connaissances les plus précises sur le pastoralisme concernent la transhumance dans l'Italie romaine. Attestés depuis l'époque républicaine jusqu'à l'époque gothique, ces déplacements de troupeaux sont connus grâce à une importante documentation littéraire et épigraphique. Le second livre des *Res Rusticae* de Varron constitue dans ce domaine la source la plus complète et la plus précise. Abordant le problème dans son ensemble, Varron consacre certains passages de son traité à la transhumance. Les informations qu'il livre sont complétées par la loi agraire de 111 av. J.-C., qui traite d'une partie du problème, l'utilisation de l'*ager publicus*. Quelques inscriptions mettent également en lumière certains aspects précis de ces déplacements de troupeaux.

Réunie pour la première fois par A. Grenier au début du XX<sup>e</sup> s., cette documentation a ensuite été étudiée à plusieurs reprises<sup>2</sup>. Pour interpréter les sources antiques, ces approches se sont souvent appuyées sur une démarche régressive, cherchant à comparer la transhumance antique au système de la Douane des Pouilles (Dogana delle Pecore) connu entre le XV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> s. Dans cette perspective, elles ont également cherché à mettre en avant les éléments de continuité, comme si, malgré les lacunes de la documentation pour la période comprise entre la fin de l'Antiquité et le Moyen Âge, la pratique de la transhumance avait persisté suivant des modalités inchangées. Récemment, les différentes approches dont a fait l'objet cette documentation ont été reprises par M. Corbier qui a entrepris un bilan historiographique éclairé par les acquis récents de la recherche sur la transhumance<sup>3</sup>.

L'ensemble de ces sources — qui concernent exclusivement l'Italie centrale et non les Alpes italiennes — mettent en scène des mouvements saisonniers de troupeaux entre les plaines et les montagnes. Varron traite plus particulièrement de ceux conduisant de l'Apulie vers le Samnium. Ces déplacements qui interviennent à la fin du printemps (et à la fin de l'été pour le retour vers les plaines) s'inscrivent dans un système réglementé, codifié. Les troupeaux quittent les pâturages d'hiver (*hiberni*) pour les pâturages d'été situés dans les régions montagneuses (*aestivi*). Pour cela, ils empruntent un réseau de communication qui joint ces espaces complémentaires. Ce réseau associe les voies existantes (*viae publicae*), mais surtout des itinéraires réservés sur lesquels le passage gratuit des troupeaux est garanti, les *calles*. D'autre part, le propriétaire, ou celui auquel est confié le troupeau (*magister pecorum*), doit acquitter une taxe, la *scriptura*. Bien qu'on connaisse mal l'importance de cette taxe et son mode de prélèvement, on la considère aujourd'hui comme un *uectigal* lié à l'usage de l'*ager publicus*<sup>4</sup>. L'établissement de cette taxe serait lié à l'affirmation de la domination romaine en Italie, amorcée lors des guerres samnites et achevée avec la deuxième Guerre Punique. Ces guerres, qui ont permis l'extension de l'*ager publicus* et donné accès à de nouvelles zones de pâturages, n'ont pourtant pas nécessairement provoqué l'apparition de la transhumance. Il s'agit

<sup>2</sup> Grenier, 1905 ; Corbier, 1991 ; Gabba et Pasquinucci, 1979 ; Skysgaard, 1974.

<sup>3</sup> Corbier, 1999.

<sup>4</sup> Corbier, 1999, p. 46.

sans doute davantage d'une réglementation au profit de Rome d'un phénomène déjà existant.

- *La Gaule romaine*

En ce qui concerne la Gaule du sud, les recherches sur l'élevage et le pastoralisme étaient quasiment inexistantes jusqu'aux années 1990, et pour cause : la documentation était alors « squelettique », comme le note C. Goudineau, auteur d'un bilan sur ce sujet en 1988<sup>5</sup>. Qu'il s'agisse des sources littéraires et épigraphiques ou des informations livrées par l'archéologie, la documentation n'est en effet en rien comparable à celle qui est disponible pour l'Italie : deux passages chez Strabon<sup>6</sup> et Pline<sup>7</sup> — sur lesquels nous allons revenir —, une épigraphie quasiment muette, et des données archéologiques qui ne permettent pas d'aborder le problème des pratiques pastorales. Les rares références littéraires et épigraphiques utilisables sont indirectes. Certaines donnent des indications sur la figure du berger, qui rappelle de façon allégorique l'importance du troupeau<sup>8</sup>. D'autres portent sur l'artisanat de la laine qui suppose la présence de troupeaux de moutons. Mais ces approches s'intéressent avant tout aux différents métiers du textile indiqués par les inscriptions<sup>9</sup>, ou aux vestiges archéologiques de ces activités<sup>10</sup>. De façon générale, le problème de l'élevage lui-même et de la provenance des animaux n'est donc pas abordé.

Il en va de même de l'étude des faunes à partir des déchets alimentaires contenus dans les contextes archéologiques. Encore peu développée il a une vingtaine d'années, elle fait l'objet d'une attention soutenue de la part des archéologues. De ce fait, l'archéozoologie a conquis une place importante pour la période antique. Pour la Provence, Ph. Columeau d'abord, M. Leguilloux ensuite ont apporté leur contribution à la connaissance des pratiques sociales liées à l'élevage. On pense par exemple, pour des secteurs qui nous intéressent directement (fig. 1), aux études de la faune dans la vallée des Baux ainsi que celle provenant des bergeries de la Crau<sup>11</sup>. Pourtant, malgré les immenses apports qu'on lui doit sur les modes de consommation, la contribution de l'archéozoologie à la connaissance de la transhumance est inexistante.

Parmi la documentation littéraire, seuls deux textes de Strabon et Pline évoquent de façon explicite l'existence de troupeaux en Provence, précisément dans la plaine de la Crau, au sud des Alpilles. Au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., la Crau est, si l'on suit Strabon, « recouverte de pierres grosses comme le poing sous lesquelles pousse un chiendent (*agrôstis*)<sup>12</sup> qui fournit une abondante pâture au bétail »<sup>13</sup>. Un siècle plus tard, Pline qualifie le même

<sup>5</sup> Goudineau, 1988, p. 160.

<sup>6</sup> Strabon, IV, 1, 7=C182.

<sup>7</sup> Pline l'Ancien, XXI, 57.

<sup>8</sup> Goudineau, 1988, p. 160-161 ; Degen, 1984.

<sup>9</sup> Pelletier, 1996.

<sup>10</sup> Béal, 1996 ; Leblanc, 1996.

<sup>11</sup> Columeau, 2000 et 2001 ; Leguilloux, 2003.

<sup>12</sup> Le mot *agrôstis* signifie littéralement « qui mange les champs ».

<sup>13</sup> Strabon, IV, 1, 7 = C182.

lieu de « Plaines de Pierres » (*lapidei campi*), et la décrit comme couverte de thym. La végétation fournit d'ailleurs une ressource majeure, « des milliers de moutons y venant des régions lointaines paître le thym »<sup>14</sup>. Les témoignages de Strabon et de Plin sont concordants et nous assurent de la présence de bétail qui vient paître dans la plaine de la Crau. Néanmoins, ces témoignages sont assez brefs et apportent peu de précisions sur les animaux concernés, leur nombre, leur provenance et les modalités de ces pratiques pastorales. Par ailleurs, il s'agit de la transhumance « inverse », vers la plaine.

### Les découvertes de la Crau et le débat sur la transhumance antique

C'est dans ce contexte qu'est survenue une découverte majeure, celle de bergeries romaines dans la Crau, qui a permis le renouvellement de la documentation, mais a également suscité un regain d'intérêt pour la question de l'élevage et du pastoralisme.

#### - Les bergeries de Crau

Les premiers travaux sur l'élevage en Crau avaient commencé en 1983 à la grotte pastorale de la Baume à la Fourbinc, sur la commune de Saint Martin de Crau, dont l'étude avait été conduite par G. Congès, M. Bonifay, J.-P. Brun, M. Pasqualini et Ph. Columbeau<sup>15</sup>. Une dizaine d'années plus tard, un archéologue amateur auquel on doit de nombreuses découvertes dans la région, O. Badan, avait repéré en prospection de nombreuses structures bâties en dur, de forme allongée et possédant une extrémité triangulaire, en moyenne longues de 50 m et larges de 8-10 m. En 1992-93, le SRA intervint et une opération d'archéologie programmée fut menée de manière conjointe par J.-P. Brun et G. Congès. La fouille de certaines de ces structures interprétées comme bergeries montra que les plus anciennes dataient du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et que leur abandon intervenait au plus tard à la fin de l'Antiquité<sup>16</sup>. Extrapolant à partir des résultats des prospections et des fouilles, les auteurs ont proposé pour le II<sup>e</sup> s. un nombre de 130 bergeries dans la Crau. Se fondant sur un troupeau de 700 à 900 moutons par bergerie, ils estiment à 100 000 le nombre de moutons dans la Crau pour cette époque<sup>17</sup>. Compte tenu de ses capacités, la plaine de Crau ne pouvait pas nourrir l'été un tel nombre de bêtes. La transhumance était une nécessité. Faisant appel simultanément aux modèles de l'Italie antique et de la Grande Transhumance provençale, les auteurs posent ainsi la question de l'existence dès l'Antiquité d'un déplacement des troupeaux vers les Alpes du Sud, comme ce fut le cas à partir du Moyen Âge<sup>18</sup>. Ils établissent également une relation avec le contexte historique marqué par la conquête romaine et l'installation d'une colonie romaine à Arles. En grande partie originaires de régions où la transhumance était pratiquée (Samnium et Ombrie entre autres), les vétérans de la VI<sup>e</sup> Légion installés à Arles auraient introduit dans la région le

<sup>14</sup> Plin l'Ancien, XXI, 57 : *hoc paene solo redivit, e longinquis regionibus pecudum milibus conuenientibus, ut thymo uescantur.*

<sup>15</sup> Congès *et al.*, 1983.

<sup>16</sup> Badan *et al.*, 1995, p. 299.

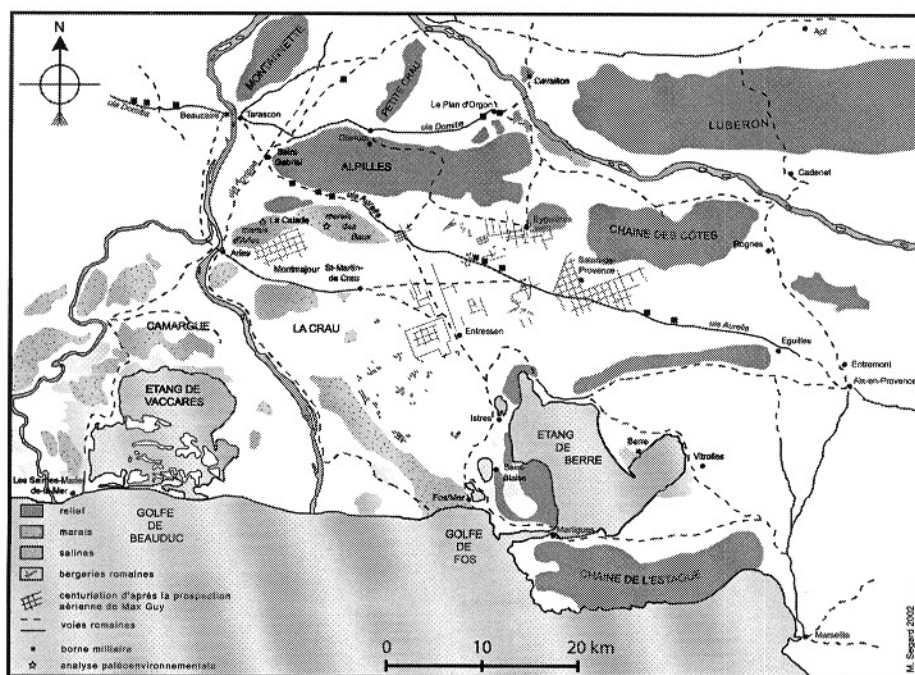
<sup>17</sup> Badan *et al.*, 1995, p. 305.

<sup>18</sup> Badan *et al.*, 1995, p. 306.

système de la transhumance et des races nouvelles. Dans cette hypothèse, la construction des bergeries aurait eu pour but d'abriter des animaux plus fragiles<sup>19</sup>.

Ainsi, donnant corps aux témoignages de Strabon et de Pline, ces recherches faisaient progresser notre connaissance des origines du pastoralisme en Crau de plusieurs siècles par rapport aux premiers témoignages d'une activité pastorale qui avaient été identifiés par L. Stouff. Une enquête approfondie avait en effet permis à cet historien médiéviste d'identifier pour le XIII<sup>e</sup> s. un réseau de chemins, les *abeuratoria*, dont l'établissement avait pour but le contrôle de la circulation des troupeaux, de la Crau et de la Camargue vers le Rhône, en évitant la divagation des bêtes sur les zones céréalières et viticoles<sup>20</sup>.

Figure 1 : Bergeries, traces de parcellaire antique et voies romaines au sud des Alpilles (d'après Benoit 1965 et Roth-Congès 1997)



<sup>19</sup> Badan *et al.*, 1995, p. 301-302.

<sup>20</sup> Stouff, 1986, p. 439-440.

*- Les bergeries de Crau et le problème du pastoralisme antique en Provence*

Pour replacer sur le terrain régional ces témoignages qui permettaient d'ébaucher l'histoire du pastoralisme en Crau à partir de l'époque médiévale, F. Mocci et J. M. Palet Martinez réalisèrent une étude des photos aériennes existantes<sup>21</sup>. Il s'agissait de retrouver par photo-interprétation les chemins des troupeaux en tentant de remonter le plus loin dans le temps. Ils purent ainsi cartographier des réseaux étoilés dont le centre correspondait parfois à des bergeries ou à des puits ; ces réseaux s'articulaient soit autour de certains chemins de transhumance, soit autour d'axes de liaison aujourd'hui disparus (tel l'ancien chemin d'Arles à Mouries, au sud-est du Grand Barbeval) mais dont l'origine, en tout cas antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle, peut remonter à l'époque médiévale.

La découverte des bergeries de Crau doit être replacée dans un cadre général régional dont la mise en place a débuté dans les années 1960 avec les premières recherches sur le territoire de la colonie d'Arles. Max Guy avait montré l'existence d'une centuriation orientée à 15°O environ et s'étendant sur 200 km<sup>2</sup>, qu'il reconnaissait dans quatre secteurs : Salon, Eyguières, sur le pourtour de la Crau et à l'est d'Arles. Les implantations lui semblaient avoir été réalisées par taches. L'interprétation historique de ces résultats a été reprise par Fernand Benoit qui, le 12 juin 1964, présentait à l'Académie une communication intitulée « Le développement de la colonie d'Arles et la centuriation de la Crau »<sup>22</sup>. Pour l'un et l'autre, ce type d'implantation était lié aux caractéristiques du plateau de la Crau : une sécheresse due aux cailloutis perméables déposés durant le Pléistocène par une paléo-Durance est à l'origine d'un paysage désertique et d'un mode de mise en valeur longtemps essentiellement pastoral. Le territoire « n'avait été colonisé que dans les secteurs cultivables et irrigables ; ceux-ci se présentent comme autant de taches sporadiques, comparables à celles qu'a observées le colonel Baradez dans sa prospection aérienne des confins sahariens »<sup>23</sup>. Ces observations prenaient en compte la contrainte majeure d'une plaine dont l'utilisation ne pouvait guère être que pastorale avant l'arrivée de l'eau du canal de Craponne. A la suite de la découverte archéologique des bergeries, il faudrait maintenant réexaminer la question des centuriations de la région d'Arles. Nous ne l'entreprendrons pas ici. Nous nous contenterons de rappeler que, pour la gestion de la coexistence conflictuelle entre agriculteurs et éleveurs, les aménageurs romains bénéficiaient certainement de l'expérience acquise en Italie. R. Compatangelo a en effet étudié en Italie du sud un cas où les bonnes relations entre troupeaux et cultures étaient certainement assurées par un système de chemins empêchant la libre divagation des bêtes<sup>24</sup>. Une étude du même type a été réalisée par J.M. Palet Martinez dans la plaine de Barcelone, qui avait été centuriée au moment de l'installation de la colonie romaine. La fin de l'Antiquité voit un développement de l'économie pastorale caractérisée par la complémentarité entre les prairies humides deltaïques, où les diagrammes polliniques attestent la présence des

---

<sup>21</sup> Mocci et Palet Martinez, 2000.

<sup>22</sup> Benoit, 1964.

<sup>23</sup> Benoit, 1964, p. 168.

<sup>24</sup> Compatangelo, 1989, p. 75-84.

troupeaux<sup>25</sup>, et les pâturages de la chaîne de Collserola. De nouveaux axes routiers fonctionnant comme des drailles assurent alors la traversée de la plaine où ils remplacent les axes de la centuriation romaine<sup>26</sup>. En Provence, une centuriation devait être discontinuée et organiser la coexistence entre pâturages (secs) sur la Crau et zones humides (également pâturées ?) de la vallée des Baux et autour des étangs, ce qui rendrait compte des observations de M. Guy. Par ailleurs pour imaginer la réalité antique, nous disposons de modèles fournis par les manuels des *gromatici* dont l'objectif était précisément de traiter la diversité des situations. Une miniature illustrant le traité d'Agennius Urbicus présente un paysage qui évoque ce type de situation<sup>27</sup>.

Dans les études de 1995, O. Badan, J.-P. Brun et G. Congès justifiaient les extrapolations auxquelles ils procédaient par les destructions irrémédiables qu'avait fait subir aux vestiges le développement des vergers et des cultures en Crau permis par l'irrigation. C'est un fait incontestable. Cependant la suite de leurs recherches a montré que la cause de la prospection en Crau n'était pas totalement perdue et que des découvertes étaient encore possibles. La même équipe a découvert et fouillé en Crau un autre site d'un grand intérêt, La Brune d'Arles qui se trouvait sur un axe correspondant à une draille, mais pouvant également reprendre le tracé d'un itinéraire massaliote<sup>28</sup>. Deux ailes de bâtiment disposées à angle droit et deux murs, dont l'un est précédé d'un auvent, délimitaient une grande cour dans un angle de laquelle avait été creusé un puits. Abandonné au milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., cet ensemble occupait environ 850 m<sup>2</sup> (32,5 m sur 24,5 à 27,7 m). Sa situation « en bordure d'une grande voie de traversée de la Crau », l'existence d'un auvent qui a pu servir à abriter les bêtes de somme et la nature du matériel retrouvé (amphores, monnaies abondantes) ont conduit à y voir une auberge. Par la suite, le grand axe de circulation romain, la voie aurélienne, est situé plus au nord.

Au même moment, des observations complémentaires étaient dues à un archéologue américain, B. Hitchner<sup>29</sup> qui avait entrepris une étude de l'agglomération d'Entressen, une « station routière » que l'on identifie à la *mansio* ou *mutatio* *Ad Vicesimum*<sup>30</sup>. Le site a fait l'objet de fouilles dans le cadre du programme qu'il a dirigé, et d'autres bergeries ont été découvertes à cette occasion. La publication de ce travail permettrait de faire de nouvelles observations, en particulier sur la question de la densité des bergeries.

#### - *Glanum et les Alpilles*

La « mise en perspective du dossier » doit être complétée par le rappel du débat auquel a donné lieu la ville de Glanum au moment où O. Badan, J.-P. Brun et G. Congès publiaient leurs premières recherches sur l'élevage en Crau. S'appuyant sur

---

<sup>25</sup> Riera-Mora, 1995.

<sup>26</sup> Palet Martínez, 1997, p. 145-156.

<sup>27</sup> Gazenbeck *et al.*, 1996.

<sup>28</sup> Badan *et al.*, 2000, p. 180-181.

<sup>29</sup> Hitchner, 1995.

<sup>30</sup> Gateau *et al.*, 1999, p. 200-201.



une lecture nouvelle des vestiges de ce site, P. Gros proposait d'y placer un point de passage des troupeaux<sup>31</sup>. Sa proposition partait d'une interrogation sur les origines des richesses de Glanum et sur la disproportion entre les édifices publics et l'habitat. En cherchant à éclairer ces questions et à partir de l'exemple de la transhumance italienne, P. Gros a émis l'hypothèse que Glanum avait joué un rôle central dans la transhumance, comme l'a eu Saepinum (Molise). Son argumentation est fondée sur l'analyse de trois éléments du site de Glanum : le temple d'Hercule, la source et le rempart qui barre le vallon au nord, séparant la ville en deux. Selon lui Hercule, dont le temple jouxte la porte, doit être vu ici à travers son rôle de conducteur et de protecteur des troupeaux, rôle démontré par F. Coarelli pour l'Italie. La porte fortifiée de Glanum lui semblait pouvoir être comparée à la porte dite de Boiano à Saepinum, dont la fonction est explicitée par un célèbre rescrit impérial de l'époque de Marc Aurèle dont l'étude a été reprise par M. Corbier<sup>32</sup>. À la lumière de cet exemple et de complexes sub ou extra urbains, P. Gros interprétait la porte de Glanum comme un dispositif pour filtrer et compter les moutons, et la ville comme un sanctuaire marché sur la route de la transhumance à travers le massif des Alpilles. Exploitant l'hypothèse de P. Gros, S. Agusta-Boularot et J.-L. Paillet proposent de voir dans la fontaine triomphale qui se trouve au nord du Forum « un abreuvoir pour les troupeaux de moutons et de chèvres », hypothèse peu compatible avec celle de la construction d'un barrage et d'un aqueduc pour pourvoir en eau le centre de la ville<sup>33</sup>.

La proposition de P. Gros a été très vivement critiquée par A. Roth-Congès, avec des arguments qui portaient les uns sur la ville de Glanum, les autres sur la chronologie du site et sa position sur les axes de circulations<sup>34</sup>. Pour elle, Glanum est et reste un site dont la fortune repose sur sa fonction de sanctuaire guérisseur. Dans l'ensemble, cette discussion n'a fait que renforcer ce que P. Gros appelait l'opacité propre à ce site. Heureusement les recherches de M. Gazenbeek ont montré de manière opportune que cette opacité pouvait être dissipée si des faits nouveaux étaient établis<sup>35</sup>. Ces derniers, obtenus lors de fouilles récentes, tendent à gommer l'exception que constituait Glanum qui devient une vraie ville dont l'extension ne se réduit pas aux secteurs du sanctuaire hellénistique et du forum romain : le rempart le plus récent, daté du II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. délimite ainsi un espace urbain d'une dimension jusqu'ici insoupçonnée de 30-40 ha, dont 20 étaient habités<sup>36</sup>.

#### *-L'apport des études paléoenvironnementales*

En 1988, C. Goudineau avait déjà évoqué la piste des études paléoenvironnementales. Il présentait la palynologie comme approche possible pour mettre en évidence les traces du pastoralisme. Deux utilisations de cette discipline sont

---

<sup>31</sup> Gros, 1995.

<sup>32</sup> Corbier, 1991.

<sup>33</sup> Agusta-Boularot et Paillet, 1997, p. 77-78.

<sup>34</sup> Roth-Congès, 1997.

<sup>35</sup> Agusta-Boularot *et al.*, 1998.

<sup>36</sup> Agusta-Boularot *et al.*, 1998, 92.

envisageables. Dans une approche minimaliste, — celle de la palynologie sur site à laquelle pensent le plus souvent les archéologues —, des prélèvements permettent de reconstituer les activités pratiquées sur place. Mais l'analyse pollinique permet d'aller beaucoup plus loin. Elle recourt alors à une démarche employée à l'occasion de travaux d'archéologie du paysage tels que ceux qui ont été développés en Scandinavie<sup>37</sup>. En renforçant les contrôles chronologiques et en pratiquant la « haute définition » qui permet de rapprocher les échelles de temps de l'analyse pollinique avec celles des sociétés humaines, l'analyse des données paléoécologiques permet d'aborder la gestion du territoire. Le paysage n'est pas seulement un cadre de vie, un arrière-plan, et un décor. Il est habité, parcouru, cultivé, aménagé et exploité par les communautés humaines dont les activités contribuent à modifier la végétation. Les disciplines paléoécologiques permettent de repérer des modifications dues à l'Homme : déboisements, apparition ou développement de plantes liées aux cultures et à l'élevage. Les palynologues ont ainsi défini ce qu'ils appellent des indices végétaux d'anthropisation qu'ils divisent en deux groupes ; l'un réunit les plantes n'appartenant pas à la végétation locale et donc introduites par l'homme, l'autre des espèces dont le développement est favorisé par les pratiques agro-pastorales. Ainsi l'augmentation de la proportion de taxons nitrophiles (les *Chenopodiaceae*, le plantain, l'oseille), dont le développement est lié aux déjections animales, est en relation directe avec la présence des troupeaux.

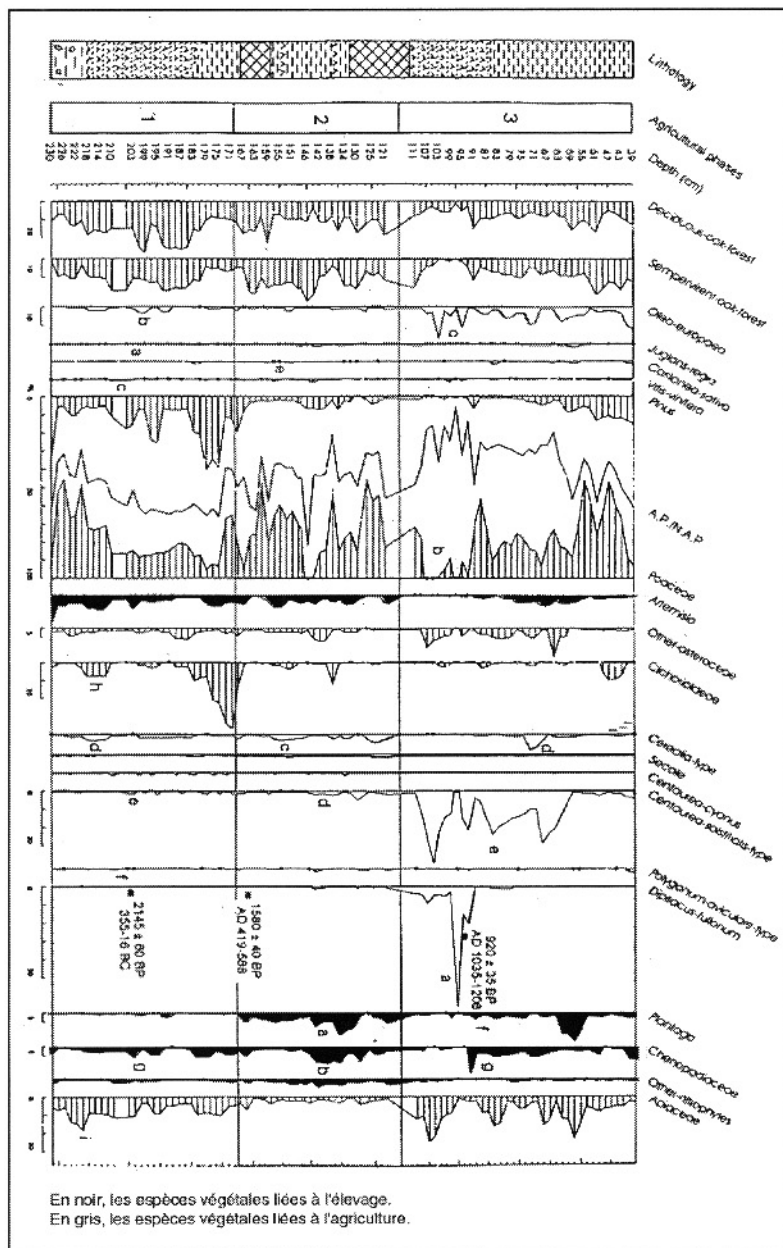
Cette approche a connu une première application dans les recherches conduites sur la vallée des Baux. Développées dans le cadre d'une étude portant sur les moulins de Barbegal et sur la céréaliculture<sup>38</sup>, elles ne semblaient pas a priori concerner directement la question débattue, celle de l'origine de la grande transhumance de la Crau vers les Alpes. Ce sont pourtant les recherches auxquelles elle a donné lieu qui sont à l'origine du développement récent de nos travaux. Cette dépression interposée entre les Alpilles et la Crau, avait été considérée comme une zone marécageuse dans l'Antiquité. Les recherches paléoenvironnementales qui y ont été conduites et qui ont remis en question cette image, ont porté sur la reconstitution du paysage végétal et de ses évolutions. C'est dans ce cadre que V. Andrieu, une palynologue, et Ph. Ponel, un entomologiste, auxquels avait été confiée l'étude d'une séquence sédimentaire prélevée dans le marais d'Arles, à proximité de Montmajour, ont été conduits à faire des observations dans la longue durée sur l'élevage dans une zone qui se trouvait dans le prolongement de la vallée des Baux<sup>39</sup>. L'analyse entomologique des sédiments montrait une forte proportion d'insectes coprophages dont la présence était manifestement en relation avec les troupeaux de bovins et d'ovins pâturent au bord d'un point d'eau. Elle vérifiait la relation existant entre l'augmentation de la proportion de végétaux nitrophiles (les *Chenopodiaceae*, le plantain / *Plantago lanceolata*, l'oseille / *Rumex*) et la présence des troupeaux (fig. 2).

<sup>37</sup> Behre, 1988 ; Moe, 1996.

<sup>38</sup> Leveau, 1993.

<sup>39</sup> Andrieu-Ponel *et al.*, 2000a ; Andrieu-Ponel *et al.*, 2000b.

Figure 2 : Diagramme pollinique du site de La Calade (d'après Andrieu *et al.* 2000 a) ; les taxons des plantes nitrophiles ont été figurés en noir. Sur ce diagramme, qui commence au début de l'ère, leur présence est constante.



Ainsi l'étude des pollens et des insectes fossiles de La Calade montrait que la période comprise entre la IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C. et la fin de l'Antiquité a été marquée par la présence constante de bétail (présence de plantes nitrophiles et d'insectes coprophages). Au Moyen Age, ces marais, comme tous ceux du Bas Rhône et de Camargue, ont accueilli des troupeaux pendant la saison estivale. Pollens et insectes ont montré qu'il en était de même durant la période antique.

Ces analyses paléoenvironnementales validaient ainsi l'hypothèse de P. Coste et N. Coulet, selon lesquels les troupeaux de la Crau pâturaient l'été dans les zones humides (Camargue) et les massifs proches des Alpilles ou du Lubéron<sup>40</sup>. Elles attiraient également l'attention sur l'existence de pratiques différentes de celles de la Grande Transhumance, plus variées et moins organisées, et concernant des troupeaux et des déplacements peu importants. En même temps, elles montraient qu'il était possible de se libérer de la stricte dépendance des données archéologiques et de compléter les approches archéologiques et paléoenvironnementales l'une par l'autre.

### **Les recherches dans les Alpes du sud : archéologie pluridisciplinaire et croisement des méthodes**

Dans son bilan sur la transhumance, M. Corbier concluait sur les recherches en Provence en observant que « les pâturages d'été correspondants n'ont pas encore été identifiés »<sup>41</sup>. Une réponse partielle à cette question avait été apportée par les premiers résultats de la collaboration avec les paléoécologues dont il vient d'être question. La même voie pouvait être suivie pour tenter d'obtenir une réponse mieux adaptée en nous lançant à la recherche de « l'inconnue » du problème : les Alpes du sud.

#### *- Une méthode archéologique d'étude du pastoralisme*

Au plan méthodologique, le terrain avait été débrouillé et la méthode précisée par les travaux de jeunes chercheurs toulousains qui avaient établi les bases d'une histoire de l'élevage dans la longue durée (du Néolithique à l'époque actuelle) dans la montagne pyrénéenne, en alliant l'écologie historique et l'archéologie pastorale<sup>42</sup>. Les analyses polliniques réalisées par D. Galop sur des tourbières d'altitude permettaient de mettre en rapport l'ouverture de la forêt avec l'occupation pastorale de la montagne, et ainsi de définir les grandes phases de l'occupation de la haute montagne : ses premières occupations néolithiques, la généralisation de sa colonisation par les pasteurs durant l'âge du Bronze (entre 3300 et 2500 av. J.-C.), une intensification à la fin de l'âge du Bronze et au premier âge du Fer, et « la mise en place définitive des terroirs » durant l'époque médiévale précédant « le temps de la surexploitation et du déséquilibre écologique » qui s'amorce au XVI<sup>e</sup> et culmine au XIX<sup>e</sup> s. »<sup>43</sup>. Dans cette histoire, la période romaine n'occupe aucune position particulière. Elle se situe dans le

---

<sup>40</sup> Coste et Coulet, 1994, p. 65.

<sup>41</sup> Corbier, 1999, p. 40-41.

<sup>42</sup> Davasse et al., 1997.

<sup>43</sup> Galop, 1998, p. 252-259.

prolongement de systèmes d'exploitation et d'utilisation de l'espace remontant à la fin de l'âge du Bronze et n'a qu'un faible impact sur la montagne<sup>44</sup>.

Pour obtenir les moyens matériels nécessaires à une étude de ce type, nous avons élaboré un projet intitulé « Forêt et pastoralisme dans les Alpes du Sud du Tardiglaciaire à l'époque actuelle, à l'interface des dynamiques naturelles et des dynamiques sociales ». Proposé en réponse à un appel d'offre du « Programme Paléoenvironnement Vie et Sociétés » (PEVS), qui l'a financé, son objectif général (et ambitieux) était « de mettre en évidence la spécificité des rythmes d'évolution du climat, du couvert végétal et des systèmes d'exploitation à l'intérieur desquels l'animal joue le rôle essentiel, dans des secteurs où ont été (et où sont) conduites des recherches historiques et archéologiques sur l'exploitation du milieu ». Il s'agissait de reprendre sur des bases méthodologiques nouvelles le débat ouvert au XIX<sup>e</sup> s. sur les causes de l'érosion et de la multiplication des catastrophes naturelles dans les Alpes du Sud. La justification d'une politique volontariste de reforestation résidait alors dans l'identification du troupeau comme un facteur essentiel de la dégradation du tapis végétal et des sols. L'étude a plus particulièrement porté sur la haute montagne dans le Parc des Ecrins (fig. 3) : dans l'Embrunais (vallée de Freissinières) et dans le Champsaur (vallée du Drac). Ainsi des analyses ont pu être effectuées par une doctorante, Mona Court-Picon, qui a étudié 10 sites de tourbière dans le Champsaur afin de mettre en évidence les évolutions de la végétation (Court-Picon, en cours). Une attention particulière est portée à la caractérisation des activités humaines — dont l'élevage — et à leur impact sur le milieu. Le témoignage de la végétation révèle une occupation à la fois ancienne et continue de la montagne alpine, qui se manifeste par une emprise sur le milieu qui croît régulièrement. Mais la période romaine n'est pas plus marquante que dans la montagne pyrénéenne, la véritable rupture intervenant au Moyen Âge. Elle est caractérisée par un recul de la forêt et une extension des terres cultivées et des pâturages.

*- Les recherches dans le sud du parc National des Ecrins (Champsaur et vallée de Freissinières)*

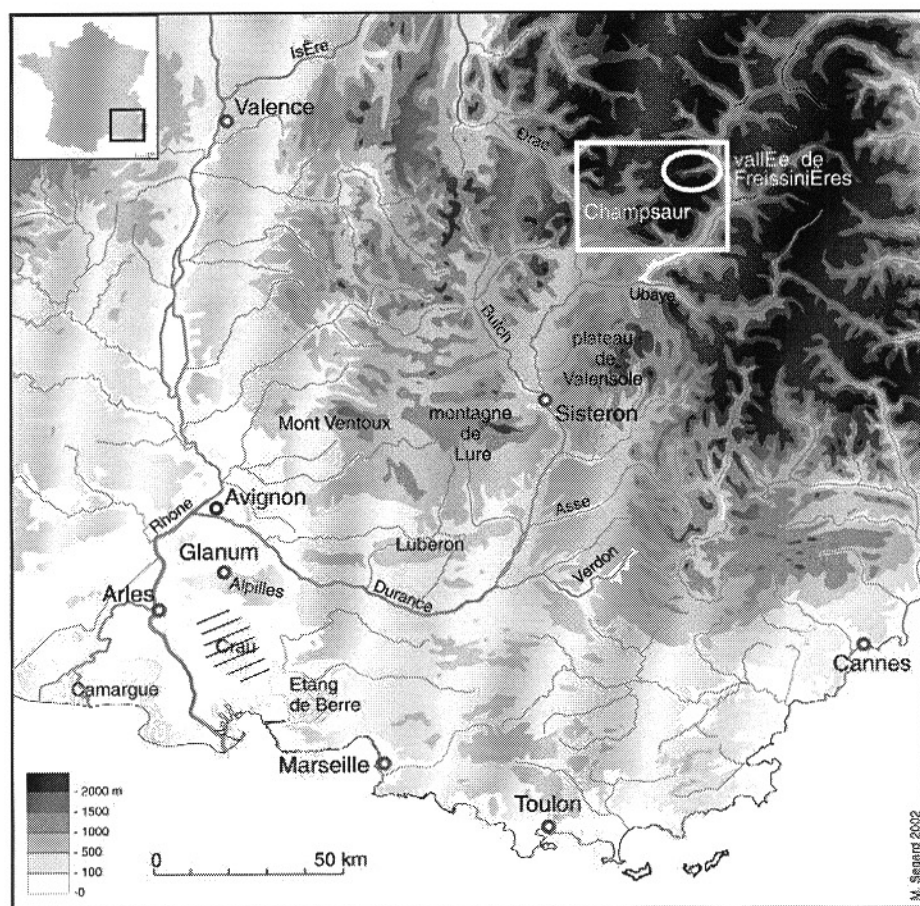
Comme dans les Pyrénées, ces recherches paléoécologiques qui donnent une vision générale des rythmes de l'occupation de la montagne, sont conduites en parallèle à des opérations archéologiques qui mobilisent deux équipes. Depuis 1998, des recherches ont été développées dans la partie sud du massif des Ecrins, dans la vallée de Freissinières par une équipe dirigée par K. Walsh et F. Mocci, et dans le Champsaur par une seconde équipe dirigée par J. M. Palet Martinez. Les espaces d'altitude sont prospectés afin de réaliser un inventaire de tous les indices d'occupation. Dans la plupart des cas, il s'agit de structures en pierre sèche (cabanes, enclos, limites parcellaires), situées pour leur majorité au-delà de la limite supérieure de la forêt (1700-1800 m). L'inventaire en cours est complété par des sondages réalisés sur certaines de ces structures. Ces sondages ont pour objectif premier de caractériser ces témoins de l'occupation de la montagne, notamment au point de vue chronologique. Ils permettent d'attribuer une séquence d'occupation à ces structures et donc de faire une histoire de

<sup>44</sup> Galop, 1998, p. 257.

ces espaces dans lesquels la fréquentation pastorale est souvent considérée comme ayant toujours existé. Dans la vallée de Freissinières ont eu lieu de véritables fouilles. Le principal matériel archéologique présent, le silex, a permis de faire remonter les premières occupations au Mésolithique<sup>45</sup>. Des tessons de céramique n'ont été trouvés que pour la période moderne. De ce fait, il a été nécessaire de recourir à des datations  $^{14}\text{C}$  sur des charbons de bois contenus dans les sols d'habitat ou provenant de foyers. La vingtaine de dates obtenues à ce jour donne une image de l'occupation de la montagne en parfaite cohérence avec les observations paléocéologiques.

Figure 3 :

Localisation du Champsaur et de la Vallée de Freissinières dans la zone d'étude.



<sup>45</sup> Walsh, 2002.

Le premier constat qui s'impose est l'ancienneté d'une occupation qui remonte au Mésolithique, occupation qui apparaît nettement à partir du Néolithique. Les structures archéologiques et l'apparition de plantes nitrophiles et rudérales liées à la présence de troupeaux montrent clairement que les activités pastorales sont à l'origine de cette fréquentation des espaces d'altitude. Dans le même temps, la moyenne montagne (vallées, plateaux, collines) connaît une accentuation nette des activités agricoles et pastorales qui provoquent un recul de la forêt et l'ouverture de clairières cultivées et pâturées. À partir de l'âge du Bronze, l'emprise de l'homme se manifeste de façon plus intense, mais surtout elle devient durable : elle correspond à une mise en valeur du milieu, mais également à son entretien. Les déboisements de cette époque sont souvent définitifs. Le paysage qui se met progressivement en place est donc de plus en plus ouvert en moyenne montagne, laissant la place à des clairières qui s'étendent. En haute montagne, la répétition des défrichements sur le long terme peut localement conduire au déboisement et provoquer la descente progressive de la limite supérieure de la forêt de plusieurs centaines de mètres.

La période antique ne correspond en rien à une phase de « conquête » du milieu. On n'y observe en effet très peu de déboisements ou de défrichements spectaculaires liés à une éventuelle mise en culture systématique et organisée du milieu. La raison principale tient au fait qu'au moment où les Alpes deviennent romaines, ces espaces sont déjà occupés et exploités. Bien qu'on ait peu d'indications sur l'importance de ce peuplement, les découvertes anciennes et les témoignages écrits — celui de Polybe lorsqu'il évoque le passage d'Hannibal — montrent une occupation assez dense des Alpes à l'âge du Fer. L'époque romaine correspond à une période de continuité, qui se traduit par un maintien des activités pratiquées auparavant et en aucun cas à un changement d'ampleur de celles-ci, comme ce sera le cas au Moyen Âge. Dans le paysage, cette continuité se traduit par un entretien des espaces cultivés et pâturés dans les fonds de vallée et la moyenne montagne, mais également des zones de pâturage en haute montagne.

### Conclusion

Pour les périodes récentes durant lesquelles la transhumance est bien connue, on sait que les montagnes dont il vient d'être question ont accueilli des troupeaux venus de la plaine du Pô et pas seulement de Provence. Les troupeaux qui paissent en Crau au printemps ne transhument pas nécessairement par la vallée de la Durance. D'une certaine manière, les résultats obtenus par la recherche des lieux vers lesquels partaient les troupeaux ne sont pas complètement probants pour infirmer l'existence d'une grande transhumance à l'époque romaine en Gaule du Sud. Cependant ils confirment les doutes qu'inspire une telle hypothèse.

Il convient donc de penser le problème de l'élevage et du pastoralisme en Gaule en termes de pratiques variées. Pour la Provence comme pour les Alpes, il faut sans doute évoquer une prédominance des déplacements de troupeaux locaux, sur des distances peu importantes. Cette hypothèse n'invalide en rien celle d'une transhumance à plus grand rayon. Dans cette perspective, le bétail qui pâturait dans la Crau (ou une partie seulement de ce bétail) a pu faire l'objet d'une transhumance vers des pâturages proches,

mais également vers des massifs plus éloignés. On pense par exemple au Lubéron ou aux autres massifs de Haute-Provence (Montagne de Lure, plateau de Valensole, Mont Ventoux). Dans la mesure où la rigueur du climat y est moindre, ou au moins plus tardive que dans les massifs plus septentrionaux, ces montagnes ont pu constituer une destination de pâturage pour une estive plus longue et « délester » les plaines provençales d'une partie des troupeaux lors de la saison sèche.

En appréhendant le problème du pastoralisme à travers les travaux anciens et en proposant de nouvelles perspectives de recherche, l'exemple qui vient d'être présenté se situe parfaitement dans l'historiographie de la recherche sur le pastoralisme et la transhumance telle que l'a restituée M. Corbier<sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> Corbier, 1999.